

semaines, cet empire est sauvé par nulle autre chose, sinon par le besoin que le monde a de lui. Jamais cette force de la civilisation romaine n'a été mieux développée que dans le discours si profondément politique que Tacite met sur les lèvres de Céréalis à l'assemblée de Trèves : la nécessité de la tutelle romaine pour les peuples qu'elle civilise et qu'elle protège ; la paix extérieure et intérieure qu'elle a donnée aux nations ; la libéralité de ce gouvernement qui fait entrer ses sujets en participation de tous les droits, de tous les privilèges, de tous les honneurs de la nation maîtresse, et n'admet ni barrière ni exclusion (*nihil separatum clausumve*) ; et enfin la loi de la Providence qui a attaché à la domination romaine la paix et la civilisation du monde. « Les Romains chassés (ce qu'aux dieux ne plaise !) que verriez-vous, sinon la guerre entre tous les peuples ? Huit cents ans de fortune et de sagesse ont été employés à élever cet édifice de la puissance romaine. Il ne tombera pas sans écraser ceux qui le renverseront¹. » Céréalis ou Tacite était prophète ce jour-là. Seulement, il ne savait pas le secret de la Providence et le but caché auquel elle travaillait en maintenant ainsi la fortune romaine.

1. Tac., 73, 74.

CINQUIÈME PARTIE

FIN DE LA GUERRE JUDAÏQUE

CHAPITRE XIV

DÉCHIREMENTS DE JÉRUSALEM.

(67-70)

Omne regnum divisum contra se desolabitur ;
omnis civitas, vel domus, divisa contra se non
stabit.

Tout royaume divisé en lui-même sera désolé,
toute ville et toute famille divisée contre elle-
même ne subsistera pas.

(MATTH., XII, 25.)

Pendant ces luttes de Rome contre elle-même et contre le monde, qu'advenait-il de Jérusalem ?

Certes, la révolte judaïque avait beau jeu. Si jamais petit peuple avait pu espérer voir se briser pour lui le joug romain, c'était à cette époque où toutes les légions, au lieu de faire face à l'ennemi, faisaient face contre Rome ; où les généraux, au lieu de guerroyer contre les Barbares ou les rebelles, tenaient leurs armes prêtes pour faire des révolutions ou pour s'en

006549

garantir. Vespasien surtout, circonspect de sa nature, dès qu'il avait vu la situation se brouiller à l'Occident, s'était gardé de rien entreprendre de décisif contre Jérusalem. En politique prudent, il avait ménagé cette armée qui faisait sa force et sa sauvegarde ; il l'avait réservée pour l'Italie. Et lorsque, après avoir vu tomber Néron, Galba, Othon, il avait jugé à propos d'intervenir en Italie, le soin de sa propre royauté lui avait fait bien autrement négliger la question toute locale de Jérusalem.

Et quel moment surtout que cette dernière crise, où Rome ignorait elle-même à qui elle appartenait ; où son Capitole était brûlé ; où la Germanie et la Gaule étaient soulevées contre les aigles à peine défendues ; où six mille soldats romains devenaient les soldats de l'empire gaulois ; où, sur le Danube, sous l'Atlas, dans le monde entier, on était en armes ! Quelle heure propice pour la révolution judaïque ! N'était-ce pas le moment pour elle de se relever des premiers échecs que lui avait infligés Vespasien ; de se propager, de s'affermir, de reprendre la Galilée ; de tendre la main aux Juifs si nombreux d'au delà de l'Euphrate, de réveiller même contre Rome les vieux ressentiments de la royauté parthique ; de refouler sur le littoral et de jeter dans la mer ces trois légions romaines, soldats d'un empire déchiré et d'un empereur incertain ; d'appeler à soi les Juifs d'Antioche d'un côté, les Juifs d'Alexandrie de l'autre, puis ceux

de la Cyrénaïque, puis ceux de l'Asie Mineure et de la Grèce, puis ceux de l'Italie ; de soulever, à cette heure où la révolte était partout, tout ce qui avait le sang ou la foi juive ; de faire proclamer dans toutes les synagogues la résurrection d'Israël ; d'ajouter à tant de révoltes de nations et d'armées la révolte de sept ou huit millions de Juifs, présents partout, s'entendant partout, partout indépendants, intriguants, audacieux ?

La révolution judaïque n'essaya pourtant rien de pareil. C'est que la discorde, qui rendait l'empire impuissant pour l'attaque, était aussi à Jérusalem et la rendait impuissante pour la résistance. La discorde était en Judée comme en Italie, chez les insurgés comme chez les oppresseurs, au sein de la rébellion hébraïque comme au sein de l'empire romain.

J'ai déjà indiqué les divisions de Juda. D'un côté, était ce que Josèphe appelle le peuple, c'est-à-dire les pontifes, la tête du sacerdoce ; les anciens, la tête de la cité ; en un mot, les gouvernants naturels de Jérusalem, et avec eux la masse principale de la ville et de la nation. Chez les uns, le respect du temple et de la loi, la soumission traditionnelle de leurs ancêtres ; chez d'autres, le sadducéisme enclin à transiger avec l'idolâtrie et supportant sans trop de peine le joug des païens ; chez tous, l'amour du repos, l'amour des siens et de soi-même leur faisaient, sinon espérer, du moins regretter la paix.

De l'autre côté, étaient les rabbins, ou au moins les plus exaltés d'entre les rabbins ; l'école ou la partie extrême de l'école ; le pharisaïsme ou la partie la plus démocratique du pharisaïsme ; les bandits et les faux prophètes, les fanatiques d'Éléazar et les sicaires de Manahem. Ceux-là, tourmentés par l'attente infructueuse du Messie, nourris, depuis le temps de Judas le Gaulonite, de démocratie théocratique et de mysticisme révolutionnaire, étaient aveuglément et désespérément pour la guerre.

Et, comme je l'ai dit, comme il arrive toujours, le petit nombre dominait le grand, la force menait les sages, les fanatiques avaient raison contre la raison. Cela s'explique particulièrement dans la nation juive sous l'empire romain : depuis cent ans, elle ne faisait plus le métier des armes ; le peuple en masse n'était point soldat ; il n'y avait de force régulière à Jérusalem que les milices bourgeoises formées par Ananus, mal armées, mal disciplinées, mal aguerries. Il n'y avait que les vétérans du brigandage qui eussent une épée et sussent la tenir. Eux seuls avaient la hardiesse de tous les coups de main et l'expérience de tous les succès. Cette oppression de la majorité par la minorité s'explique donc, et elle était méritée : temple et école, pontifes et rabbins, sadducéens et pharisiens, aristocratie et peuple, tous avaient trempé dans le crime du Calvaire ; il était juste que, dans cette multitude maudite, criminelle, affolée, les plus fous, les plus crimi-

nels, les plus maudits, fussent les plus puissants.

Mais, de plus, cette minorité dominante et belliqueuse se divisait elle-même ou devait bientôt se diviser en des partis divers. Faut-il, selon l'usage moderne, rattacher chacun de ces partis à un symbole, à une idée, à une politique différente ? Je ne le crois pas, et d'ailleurs les renseignements nous manqueraient pour le faire. Ces partis nous apparaissent dans Josèphe comme étant celui d'Éléazar ou des zélateurs, celui de Manahem ou des sicaires, celui de Jean de Giscala ou des Galiléens ; un peu plus tard, celui des Iduméens ; un peu plus tard encore, celui de Simon ou des bandits. Chacun de ces partis n'est guère autre chose qu'une bande armée qui porte le nom de son chef. Et, après tout, dans notre révolution dont on a voulu faire l'histoire si savante, les partis n'étaient-ils pas les affidés de tel homme plutôt que les serviteurs de telle idée ? Les dantonistes étaient-ils autre chose que les soldats de Danton et les terroristes ceux de Robespierre ? Seulement, à Jérusalem, ces factions étaient des factions militaires, ces chefs de partis des chefs de bandes ; Éléazar et Jean de Giscala étaient bien un Robespierre et un Danton, mais un Danton et un Robespierre qui, au lieu d'avoir été avocats, avaient été bandits et maniaient l'épée, non la parole. Leur lutte, au lieu de se trancher par les clubs et la guillotine, devait se prolonger par la tactique et par le courage.

Qu'on me pardonne, du reste, ces réminiscences auxquelles je ferai appel plus d'une fois. Je me sers, non des siècles passés pour faire allusion au siècle présent, mais du siècle présent pour éclairer les siècles passés. Aussi je m'en sers librement, ouvertement, sans détour, et autant de fois que j'en ai besoin. Le rapprochement des révolutionnaires juifs avec les révolutionnaires français frappe tout d'abord ; il avait frappé M. de Stolberg qui appelle les zéloteurs les jacobins de la Judée¹. Ce rapprochement justifie Josèphe dont je n'ai pas dissimulé la partialité ni les défauts, mais que notre habitude des révolutions nous aide à contrôler. Nous ne nous étonnons plus, en le lisant, de voir cette main-mise d'une minorité violente sur tout un peuple ; cette conscience de l'impopularité des gouvernants qui se traduit par des proscriptions ; ces luttes à qui opprimer, à qui proscrire, à qui égorgera ; ces combats dans lesquels il faut chercher, non des idées qui se disputent, mais des passions qui se heurtent.

On l'a vu cependant² : le premier moment après la victoire inattendue remportée sur Cestius (octobre 66) avait été, jusqu'à un certain point, un moment d'union et de paix intérieure. Lorsque Jérusalem avait commencé à se reconnaître après l'étonnement de son succès, elle s'était vue en face de la puissance romaine

1. *Gesch. der Religion J. Ch.*, t. VII, p. 65.

2. Voir tome I, p. 211 et suiv.

provoquée par cette victoire ; elle avait senti le besoin de la concorde et de la raison ; les hommes d'ordre et de gouvernement régulier avaient été acceptés pour chefs. Les démocrates du pontificat, mais enfin des pontifes, Ananus fils d'Ananus et Jésus fils de Gamala, avaient gouverné.

Mais bientôt, ce qu'avait opéré l'influence d'une victoire que tous sentaient précaire, l'influence d'une défaite le détruisit. L'exaltation de la défaite égare les masses révolutionnaires plus encore que l'étourdissement du succès. La conquête de la Galilée (automne 67) par Vespasien fit affluer de tous côtés vers Jérusalem les soldats vaincus de l'insurrection. Les corps francs de la Galilée, bandits ou insurgés, arrivèrent dans la ville sainte, criant qu'ils s'étaient réservés pour la défendre ; exaltés, les uns par la douleur de leur échec, les autres par l'orgueil de la lutte, ceux-ci par le succès de leur fuite. Tous étaient des auxiliaires naturels pour les partis les plus violents¹.

Aussi le pouvoir échappe-t-il bien vite à la majorité conservatrice et passe-t-il à cette minorité révolutionnaire dont nous avons déjà indiqué les divers éléments. — Hors de Jérusalem, ce sont les sicaires, maîtres du rocher de Massada (Sebbeh), sur les bords de la mer Morte, et dominant la campagne qui l'entoure ; ceux-là, héritiers directs de Judas le Gaulonite, ont été les

1. Josèphe, IV, 10-11 (3, 13). *Nam pervicacissimus quisque illuc confugerat, eoque seditiosius agebant.* Tac., V, 12.

premiers fondateurs de l'esprit révolutionnaire en Israël. Longtemps commandés par son fils Manahem, lorsque Manahem a été tué et qu'ils ont été chassés de Jérusalem, ils ont eu pour chef un parent de Manahem, Éléazar, fils de Jaïr. C'est toujours la même famille, la même tradition de révolte, de fanatisme et de tuerie. — Dans le temple, ce sont les zélateurs, ayant pour chef un Éléazar, fils de Simon (le premier Éléazar, fils d'Ananus, envoyé en Galilée, a disparu de la scène) : ceux-ci peuvent être considérés comme le type de l'exalté juif, mais de l'exalté devenu bandit, du disciple des rabbins et de l'adepte des faux prophètes transportant sa prophétie sur les grands chemins ; c'est l'école ou la synagogue en armes, le pharisaïsme militant. La guerre a chassé de la campagne ces bandes d'aventuriers, insurgés ou brigands, et Jérusalem leur a ouvert ses portes, ou par patriotisme ou par peur¹. — Enfin, dans la ville sont répandus les Galiléens fugitifs, amenés au nombre de six mille par Jean de Giscala, et qui bientôt formeront un parti. Ceux-ci sont des Israélites moins purs ; la Galilée, mêlée d'idolâtres, a formé des bandes d'aventuriers de toute sorte, qui souvent accommodent ensemble le fanatisme hébraïque et le libertinage des païens. Chacun de ces partis, disons mieux, chacune de ces bandes, aura son rôle et son jour.

1. Jos., IV, 10 (3, 2-4).

Parmi ces factions, celle des zélateurs est la première qui domine. Cantonnée dans le temple, et par le temple maîtresse de la ville, elle a promptement annulé les pouvoirs publics, écarté le sage Ananus, installé une terreur. C'est une terreur avec tout son accompagnement ordinaire : clôture des portes pour que personne n'aille aux Romains, émeute permanente, cris perpétuels à la trahison, conspiration découverte chaque matin, loi des suspects, emprisonnements, massacres dans les prisons. « Décidés, dit Josèphe, à faire périr les aristocrates prisonniers, ils envoyèrent un certain Jean, surnommé en hébreu fils du Daim. Celui-ci, accompagné de dix complices armés d'épées, mit à mort tous les prisonniers. Ils donnaient, pour justifier ce meurtre, un motif grave, s'il eût été vrai : ces hommes, prétendaient-ils, avaient négocié avec les Romains pour leur livrer Jérusalem. Ils avaient donc, en les tuant, puni des traîtres à la liberté, et peu s'en fallait qu'ils ne se glorifiasent de leur crime comme les bienfaiteurs et les sauveurs de la patrie¹. »

Ni le sacerdoce ni la religion n'échappent à cette tyrannie. Car ces fanatiques des faux prophètes et des rabbins n'étaient pas les disciples les plus respectueux de la loi de Moïse. Le sanhédrin tombe dans le mépris, le pontificat en suspicion. On crée des pontifes

1. Jos., IV, 11 (3, 5).

sans égard aux droits de la maison d'Aaron consacrés par la loi. On se joue même à faire des grands prêtres. On tire cette dignité au sort ; le sort amène le nom d'un paysan qu'on va chercher à la charrue, à qui, au milieu des risées des zélateurs, des lamentations du sacerdoce, on met l'éphod sur les épaules, en l'instruisant tant bien que mal de son métier. Le temple, changé en citadelle, est profané par les armes et par les cris de guerre ; les zélateurs entrent avec leurs pieds souillés jusque dans le temple intérieur¹. Ces *jaloux* de la loi se raillent des prophéties de Moïse ; quand on leur fait lire dans Daniel leur châtement annoncé, ils se moquent de Daniel ; ils ont leurs prophéties à eux, qu'ils mettent au-dessus de celles du sanctuaire².

Alors cependant le peuple se soulève. Il supportait les proscriptions ; les profanations le révoltent. Sous la conduite d'Ananus, il marche contre les zélateurs établis dans le temple. La première enceinte est forcée. Les zélateurs sont rejetés dans le temple intérieur. Là, un scrupule de mosaïsme arrête Ananus et le peuple : souillés par le combat, ils n'osent pénétrer dans cette enceinte fermée à quiconque est impur ; ils ne veulent pas commettre le sacrilège qu'ils reprochent à leurs ennemis. Ils se contentent de garder

1. Εἰς τὸ ἄγιον. — Voir Jos., IV, 11, 12 (3, 6-7).

2. Jos., IV, 22 (6, 35).

les portes, attendant ou qu'une purification solennelle leur en permette l'entrée, ou que la faim, la peur, le repentir, les ouvrent sans combat.

C'est alors que Jean de Giscala et le parti galiléen commencent à se montrer. Jusque-là Jean flattait Ananus, il se montrait dévoué à la cause du peuple. Il se propose maintenant comme négociateur ; il va du temple à la ville et de la ville au temple : dans la ville, il endort Ananus et lui parle de sa victoire assurée ; au temple, il effraie Éléazar et lui parle de sa perte certaine : et, quand il le voit sans ressource, il glisse à l'oreille des zélateurs le terrible conseil d'appeler à leur secours les Iduméens¹.

Il faut dire ici ce qu'était, non pas cette faction, mais cette race qui entre maintenant sur la scène. Les Iduméens (Édomites) étaient une nation de pâtres et au besoin de brigands, qui occupait primitivement les montagnes du midi de la mer Morte, mais s'était depuis étendue et possédait Hébron, à huit lieues de la ville sainte. Ces demi-sauvages, descendants d'Esau, prosélytes assez récents et médiocrement instruits de la loi de Moïse, étaient juifs par le fanatisme, païens par les mœurs. « C'était un peuple tumultueux et indiscipliné, toujours enthousiaste de la révolte et heureux des changements. Une flatterie suffisait pour leur faire prendre les armes, et ils couraient au combat

1. Jos., de B., IV, 14, 15 (3, 13, 14 ; 4, 1).

comme à une fête. » Le nom d'Édom est encore aujourd'hui pour les Juifs un nom de haine qu'ils donnent à tous les étrangers. Éléazar lui-même dut y regarder à deux fois avant de livrer Jérusalem à de tels amis¹.

Il se décide pourtant. Une lettre est adressée aux chefs iduméens et leur dénonce Ananus comme ami des Romains, prêt à ouvrir à ceux-ci les portes de Jérusalem, et bloquant dans le temple les derniers défenseurs de la liberté. Deux hommes dévoués portent cette lettre et y ajoutent d'ardentes paroles. La nouvelle circule bientôt dans toute la race d'Édom. Les chefs, comme des inspirés ou des furieux (ἐμμανείς), courent de bourgade en bourgade, dénonçant la guerre sainte. Au bout de peu de jours, vingt mille de ces pâtres, s'il faut en croire Josèphe, sont au pied des murs de Jérusalem, dont les portes se ferment à leur approche. Du haut d'une tour, Jésus, fils de Gamala, parlemente inutilement avec eux. Ils persistent à ne pas se retirer, comme les chefs du peuple persistent à ne pas leur ouvrir.

Une nuit d'orage vint mettre un terme à cette tentative. Au milieu de la pluie et des éclairs, les Iduméens, campés aux portes, veillaient s'abritant tant bien que mal sous leurs boucliers². La milice de Jérusalem, simple garde nationale, peu amie des veilles, surtout par les pluies de l'hiver, et dans laquelle les

1. Jos., IV, 15 (4, 1).

2. Jos., IV, 13, 14 (3, 11-12).

riches, fatigués, se faisaient, comme il est d'usage, remplacer par des pauvres qu'ils payaient, veillait ou plutôt dormait couchée sous les portiques aux entrées du temple intérieur : c'est alors que quelques-uns des zélateurs, favorisés par l'ouragan, s'arment des scies et des haches du sanctuaire, ouvrent avec ces instruments les portes de l'enceinte dans laquelle ils sont enfermés, traversent les postes de la milice sans les éveiller, descendent dans la vallée de Tyropœon, située au sud et à l'ouest du temple, la suivent jusqu'à la porte de la ville, forcent cette porte, donnent l'éveil aux Iduméens et rentrent avec eux dans Jérusalem et dans le temple. Il n'y eut plus de combat, il n'y eut qu'une tuerie. Seuls, parmi la milice hiérosolymitaine, quelques jeunes gens des meilleures familles, plus aguerris et mieux armés, résistent un instant et sont taillés en pièces ; le reste jette les armes, s'enfuit en masse, se laisse acculer dans un coin du temple, où la dernière ressource est de se jeter du haut des murs dans la ville et de se briser. Tout cela se passe à la lueur des éclairs, au bruit d'un vent impétueux, aux cris sauvages des Iduméens, aux hurlements des femmes épouvantées. Il était évident, dit Josèphe, que cette nuit-là la nature avait été troublée pour perdre les hommes¹.

La terreur est donc rétablie ce jour-là, et une

1. Jos., IV, 16, 17 (4, 5-7; 5, 1).

triple terreur, puisque le gouvernement, s'il faut l'appeler ainsi, se compose des zélateurs, des Galiléens et des Iduméens. Le massacre commencé dans le temple se continue dans la ville. Commencé le jour de l'irruption, il se continue les jours suivants. Les Iduméens cherchent partout Ananus et Jésus qu'on leur a donnés comme les deux grands coupables, les deux grands amis de Rome. Ananus avait à rendre compte à la justice de Dieu d'un autre crime que les Iduméens ne lui eussent pas reproché ; c'était lui qui, au mépris et de la loi judaïque et de la loi romaine, avait martyrisé l'apôtre saint Jacques. Tous deux sont tués et jetés nus, hors de la ville, à la dent des chiens ; quelques-uns de ces jeunes gens qui avaient fait la force de la milice sont emprisonnés et torturés pour extorquer d'eux une rançon ; ils expirent dans les tourments. Les parents des morts n'osent pas les ensevelir, n'osent pas les pleurer ; pendant la nuit et en se cachant, ils jettent un peu de terre sur ces cadavres. Ce refus de la sépulture, qu'on accordait même aux crucifiés, témoignait un bien complet oubli de la loi de Moïse. On sait quelle impureté légale entraînait un cadavre pour celui qui le touchait, pour la chambre et la ville où il était abandonné ¹.

1. « Le corps du criminel crucifié ne demeurera pas la nuit sur le bois. Tu l'enseveliras le même jour, et tu ne souilleras pas la terre que l'Éternel t'a donnée. » *Deut.*, XXI, 22. — « Celui qui aura touché le cadavre d'un homme demeurera impur pendant sept jours. » *Num.*, XIX, 11.

Au milieu de ces tueries, un seul homme eut des juges. Mais cette justice fut une ironie amère. Quand les zélateurs voulurent s'attaquer à Zacharie, fils de Baruch, homme riche, populaire et ami de la liberté, il leur prit une fantaisie de légalité. Ils constituèrent un sanhédrin ; soixante et dix juges siégèrent au consistoire Gazith, depuis longtemps abandonné : et là, bien qu'au milieu des épées nues des zélateurs, ils prononcèrent un acquittement. Mais les clameurs des hommes armés protestèrent contre cette sentence ; et, dans le temple même, deux des zélateurs frappèrent Zacharie : « Voilà, dirent-ils, l'absolution que nous te donnons, elle vaut mieux que celle de tes juges. » Ils jetèrent son cadavre du haut du mur dans la vallée de Tyropœon, et renvoyèrent les juges bâtonnés pour enseigner à Jérusalem quelle liberté elle devait attendre de leur parti ¹.

Cette tyrannie dura longtemps encore. Au printemps suivant, pendant que les Romains achevaient de soumettre la Galilée, la Samarie, les côtes de la

1. Josèphe, IV, 19 (5, 4). On a cru reconnaître en ce personnage Zacharie, fils de Barachie, dont parle Notre-Seigneur, comme ayant été tué entre le vestibule et l'autel. Il faudrait alors donner un sens prophétique aux paroles de l'Évangile, qui semble bien plutôt parler historiquement. N'est-il pas plutôt question dans ce passage de Zacharie, fils de Joïada, lapidé sous le roi Joas, et dont le sang, selon une tradition judaïque, demeura bouillant sur le seuil du temple, jusqu'au jour où Nabuchodonosor vint le venger par le sac de Jérusalem, et où cette empreinte disparut ? — Voyez *Matth.*, XXXIII, 35. Stolberg, *Gesch. der Religion J.-C.*, 1^{re} époque, 1^{re} période, I, 16, § 14, t. VII. Le docteur Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, 2^e part., VI, 17.